

supérieur du Dhioliba; si M. Gérard peut y porter ses reconnaissances et y utiliser les instruments dont il a dû se rendre l'emploi familier, il aura bien mérité de la science.

VIVIER DE SAINT MARTIN.

Le Tour du Monde.

(A continuer.)

Jugement erroné de M. Ernest Renan sur les langues sauvages.

(Suite.)

Afin de n'être pas trop long, passons vite à la page 22: « On peut dire que les langues américaines, comparées aux langues sémitiques, sont les langues de l'abstraction et de la métaphysique, comparées à celles du réalisme et de la sensualité. » Nous ne croyons pas qu'on puisse le dire; nous pensons, au contraire, qu'il y a similitude parfaite, entre les unes et les autres de ces langues. Mais M. Renan qui croit pouvoir le dire, devra dire aussi que les langues américaines tiennent à la fois des langues aryennes et des langues sémitiques, mais beaucoup plus des premières que des secondes. Car, d'un côté, elles se font remarquer par leur *souplesse merveilleuse, leurs flexions variées, leurs particules délicates, leurs mots composés*. A tous ces égards, l'Algonquin et l'Inouït laissent bien loin derrière eux le grec et l'allemand eux-mêmes. C'est à peine s'ils leur sont inférieurs pour ce qui regardait cet *admirable secret de l'inversion qui permet de conserver l'ordre naturel des idées sans nuire à la détermination des rapports grammaticaux*. D'où il résulte que nos idiomes sauvages peuvent tout aussi bien que les langues aryennes, nous transporter tout d'abord en plein idéalisme, et nous faire envisager la création de la parole comme un fait essentiellement transcendantal.

D'un autre côté, en parcourant la série des racines américaines, nous en trouvons un certain nombre qui sont empruntées à l'imitation de la nature, avec cette énorme différence, toute à l'avantage des idiomes d'Amérique, que les racines sémitiques offrent, tous jours, d'après M. Renan, un premier sens matériel, appliqué, par des transitions plus ou moins immédiates, aux choses intellectuelles, tandis que les racines américaines, désignant des objets de l'ordre métaphysique, n'ont actuellement qu'une seule acception, qu'un seul sens, l'acception intellectuelle, le sens psychologique. Aussi quand il s'agira d'exprimer un sentiment de l'âme, les Américains ne seront pas obligés, comme les Sémites, d'avoir recours au mouvement organique qui d'ordinaire en est le signe. S'ils peuvent exprimer comme en hébreu, l'idée par exemple de colère, de plusieurs manières également pittoresques et toutes empruntées à des faits physiologiques, ils peuvent aussi exprimer cette idée, et plus communément ils l'expriment par un terme auquel il serait difficile d'assigner actuellement un premier sens matériel.

Nous disons, actuellement, car nous sommes entièrement persuadé que dans toutes les langues sans exception, les termes métaphysiques originaux d'ordinaire de quelque fait physiologique, ou sont empruntés à l'imitation de la nature, et, conséquemment, n'ont été appliqués aux choses intellectuelles que par des transitions plus ou moins immédiates. Ici s'applique dans toute sa force le fameux axiome de l'Ecole d'Aristote: NIHIL EST IN INTELLECTU QUOD PRIMUM NON FUERIT IN SENSU. Eh! l'exemple lui-même que cite M. Renan, le mot colère n'a-t-il pas une origine sensuelle, ne tient-il pas sa raison d'être d'un fait physiologique?

Voici maintenant de quelle ingénieuse manière notre habile critique explique la richesse des langues sauvages. « Les linguistes ont été surpris, dit-il, (1) de trouver, dans les langues réputées barbares, une richesse de formes à laquelle atteignent à peine les langues cultivées (dites plutôt à la quelle sont loin d'atteindre). Rien de plus vrai, dès que l'on accorde que cette variété c'est l'indétermination même. Les langues qu'on peut appeler primitives sont riches parce qu'elles sont sans limites. Chaque individu a en lui le pouvoir de les traiter presque à sa fantaisie; mille formes superflues se sont produites, et elles coexistent jusqu'à ce que le discernement grammatical vienne à s'exercer. C'est un arbre d'une végétation puissante, auquel la culture n'a rien retranché, et qui étend ses rameaux capricieusement et au hasard. L'œuvre de la réflexion, loin d'ajouter à cette surabondance, sera toute négative; elle ne fera que retrancher et fixer. L'élimination s'exercera sur les formes inutiles; les superfluités seront bannies; la langue sera déterminée, réglée, et, en un sens, appauvrie. »

Voilà certes de belles phrases, des termes sonores et à effet; on ne peut s'empêcher d'admirer la brillante imagination de l'écrivain,

son style est magique. Hélas! quel dommage que la vérité y fasse défaut! M. Renan a manqué sa vocation, il était né poète. Au lieu de faire de la philologie, nous regrettons qu'il n'ait pu, mis en vers français les métamorphoses d'Ovide ou le Talmud de Babylone.

Un peu plus loin (p. 136) il ajoute: « Toutes les langues sont riches dans l'ordre d'idées qui leur est familier; seulement cet ordre d'idées est plus ou moins étendu ou restreint. Dans le cercle d'idées où se mouvait l'esprit des Juifs, leur langue était aussi riche qu'aucune autre; car, si les racines hébraïques sont en petit nombre, elles ont l'avantage d'être d'une extrême fécondité... Il semble que les Sémites aient visé à l'économie des radicaux, et aspiré à tirer de chacun d'eux, au moyen de la dérivation, tout ce qu'il pouvait contenir. » (Loc. cit. *passim*.)

Quant à nous, nous ferons observer que les langues américaines sont plus riches en radicaux que les langues sémitiques, et leurs radicaux plus féconds. Outre ces deux immenses avantages, les langues d'Amérique possèdent au plus haut degré la faculté de produire des mots composés. Aussi est-il bien rare qu'elles aient recours à des emprunts comme ont fait et font encore tous les jours nos langues académiques: elles trouvent abondamment dans leur propre fonds tout ce qui est nécessaire à la pensée; elles ne sont pas mendiantes comme les nôtres.

Enfin, en terminant la première partie de son livre, M. Renan compare encore les langues sémitiques avec les langues indo-européennes. En dépit de toutes les analogies qu'il constate lui-même, en dépit de l'autorité du très-grand nombre des philologues, il veut absolument qu'il y ait une différence radicale entre le système grammatical des unes et celui des autres. Quant à la partie lexicographique, il est bien forcé d'admettre que plusieurs racines sont communes à ces deux classes de langues; mais il trouve la raison de cette identité soit dans le hasard, soit dans l'onomatopée, soit enfin, remarquez bien, dans l'UNITÉ PSYCHOLOGIQUE DE L'ESPÈCE HUMAINE!!!

Il ne positivement qu'on puisse trouver cette identité dans l'unité primordiale du langage qu'il traite de ridicule chimère, et dont il attribue la croyance légendaire au mythe le plus bizarre. Au reste, cela est tout naturel. Comment, en effet, admettrait-il cette unité primitive du langage, lui qui refuse même d'admettre l'unité de l'espèce humaine. Écoutez sa profession de foi: « Il ne peut entrer (1) dans la pensée de personne de combattre un dogme que les peuples modernes ont embrassé avec tant d'empressement, qui est pre-que le seul article bien arrêté de leur symbole religieux et politique, et qui semble de plus en plus devenir la base des relations humaines sur la surface du monde entier; mais il est évident que cette foi à l'unité religieuse et morale de l'espèce humaine, cette croyance que tous les hommes sont enfants de Dieu et frères, n'a rien à faire avec la question scientifique qui nous occupe ici. Aux époques de symbolisme, on ne pouvait concevoir la fraternité humaine sans supposer un seul couple faisant rayonner d'un seul point le genre humain sur toute la terre; mais avec le sens élevé que ce dogme a pris de nos jours, une telle hypothèse n'est plus requise. Toutes les religions et toutes les philosophies complètes ont attribué à l'humanité une double origine. L'une terrestre, l'autre divine. L'origine divine est évidemment unique, en ce sens que toute l'humanité participe, dans des degrés divers, à une même raison et à un même idéal religieux. Quant à l'origine terrestre, c'est un problème de physiologie et d'histoire qu'il faut laisser au géologue, au physiologiste, au linguiste, le soin d'examiner, et dont la solution n'intéresse que médiocrement le dogme religieux. La science, pour être indépendante, a besoin de n'être gênée par aucun dogme, comme il est essentiel que les croyances morales et religieuses se sentent à l'abri des résultats auxquels la science peut être conduite par ses déductions. »

Nous n'avons pas à relever ici tous les paradoxes et toutes les contradictions dont fourmille le livre de M. Renan. Un si vaste dessein ne pouvait entrer dans notre pensée. Nous nous sommes proposé uniquement de montrer qu'il a jugé les langues sauvages sans connaissance de cause, qu'il a parlé de choses dont il n'avait pas la moindre notion. On a pu remarquer, par plusieurs passages cités, que l'auteur abonde surtout en assertions purement gratuites. Comment pouvait-il en être autrement? Est-ce qu'il est possible de trouver des preuves à ce qui est faux et inconnu? Jusqu'ici nous nous sommes borné à combattre ses prétendus principes de linguistique et ses règles de philologie comparée, par le célèbre axiome: *Quod gratis asseritur, gratis negatur*. Nous avons nié purement et simplement ce qu'il affirmait, affirmé ce qu'il niait. Quelquefois aussi, nous lui avons écorqué ses arguments ou plutôt ses sophismes. Mais, comme *Retorque, non est respondere*, et, que, d'ailleurs,

(1) Loc. cit. p. 100.

(1) Loc. cit. p. 464.